



Le Temps lui-même ouvre enfin ses grandes colonnes aux pages que Jaurès lui destinait jadis (14 novembre 1933) :

JAURÈS ET MAURICE DE GUÉRIN. — C'est en 1910, on le sait, que parut *Maurice de Guérin d'après des documents inédits*, par M. Abel Lefranc. Ce livre obtint immédiatement le succès qu'il méritait, mais nul peut-être ne l'accueillit avec plus d'intérêt et de sympathie que Jaurès, tellement qu'il en fit un compte rendu qui devait paraître dans le *Temps*.

Adrien Hébrard avait accepté de le publier, mais certaines circonstances ne lui ayant pas permis de l'insérer il était demeuré inédit jusqu'à ces tout derniers mois où une intéressante revue, dont le titre : *l'Amitié guérinienne*, indique suffisamment l'objet, en offrit la primeur à ses lecteurs. Jaurès écrit notamment :

« Trop souvent on a représenté Maurice de Guérin comme une âme un peu débile, comme un méditatif refoulé et un peu languissant. On dirait, parfois, à lire certaines critiques, qu'il est comme une douce enluminure en marge du livre tumultueux de la vie. Ceux même qui ont le mieux discerné la beauté de son génie, l'ont trop défini en contraste avec le génie orageux de Lamennais : et ils n'ont pas assez vu que Maurice de Guérin portait en lui un autre orage... »

En quelques lignes, Jaurès analyse ensuite, après M. Abel Lefranc, le sens de la nature chez Maurice de Guérin. « Maurice de Guérin vivait pour ainsi dire à l'état d'unité avec la nature, avec ses forces et ses ardeurs. Il aimait si aisément, si profondément, l'arbre, la fleur, le ruisseau, le rocher, la nuée, la mer, le rayon splendide, qu'il a pu sembler à quelques-uns qu'il se jouait à la surface des choses, et la facilité même de cet étrange et merveilleux amour en a caché à plus d'un l'ardeur et la profondeur... C'est sans calcul, c'est tout spontanément que Maurice de Guérin a vécu dans l'intimité de la nature. Il en a aimé les détails ; il en a compris le mystère... Dans la grâce, il a senti la force : et la source charmante qui souriait au premier

rayon de l'aube lui révélait la profondeur sacrée de la terre créatrice. »

Après ces lignes où un esprit critique pénétrant s'exprime en termes qui avoisinent le lyrisme, Jean Jaurès termine en rapprochant, de façon imprévue, l'auteur du *Centaure* et celui de *Pantagruel*; c'est que chez tous les deux on peut distinguer, plus voilé toutefois chez le premier, un même panthéisme puisé à la source commune de la vie.

Ce curieux article a, entre autres mérites, celui de nous montrer le tribun demeuré fidèle, au sein même de la politique, au culte des grandes figures de notre littérature et de nous le révéler, au surplus, comme un fervent de Maurice de Guérin.

« *Jean Jaurès Guérinien — s'écrie l'Ouest-Eclair (6 décembre 1933) — : voilà un aspect littéraire assez inattendu du fameux leader socialiste... »*

*Le Feu (janvier 1934) et Le Petit Aixois (17 février 1934) jugent « subtiles », en les citant, quelques-unes des observations du grand tribun.*

*Que Jaurès mette l'accent sur « l'inspiration panthéistique » du grand poète du Centaure, cela n'a rien pour surprendre le chroniqueur littéraire de l'aube, qui reconnaît d'ailleurs dans l'article d'Abel Lefranc « une contribution d'un vif intérêt à la chronique littéraire d'avant-guerre » (21 octobre 1933).*

*Mais sans doute juge-t-il comme M. Prenat (Le Mémorial de la Loire, 7 novembre 1933) :*

Jaurès, entraîné par son éloquence, exagère le panthéisme de Maurice ; il veut qu'il ait vécu « à l'état d'unité avec la nature, avec ses forces et ses ardeurs » ; il va jusqu'à le rapprocher de Rabelais et à entendre dans son âme repliée, plus faible, plus voilée, plus incertaine... le bouillonnement continu des forces profondes. » Il me semble plus juste, ainsi que l'a fait M. Decahors, de rapprocher le *naturisme* de Guérin de la philosophie que Lamennais lui avait enseignée à la Chenaie.